



Par Florence Lautrédou
Coach, psychanalyste, écrivain.

“Il faut du courage pour rire avec ses équipes, indépendamment du pouvoir de chacun.”

RIEN À PERDRE

Ça ne rigole pas, là-dedans !» Cette remarque jaillie d’une interview m’avait fait sourire, une nuit sur l’autoroute. Sœur Emmanuelle, octogénaire très en verve malgré l’heure tardive, racontait au journaliste hilare ses pérégrinations dans un hôtel de l’Ouest parisien, à la recherche de financement pour son action dans les bidonvilles du Caire. Avec sa gouaille généreuse, elle détaillait l’accueil compassé du majordome, l’attente dans le petit salon réservé aux visiteurs, l’entretien avec les potentiels donateurs dans le grand salon, interminable moment de mondanité prudente, cérémonieuse... Et son soulagement, mission accomplie. «Ça ne rigole pas.» Son commentaire résonne à mes oreilles lorsque j’attends, assise dans le hall d’accueil des entreprises, entourée de mes camarades fournisseurs, impeccablement sérieux. Certes, les

enjeux économiques façonnent des comportements de contrôle de soi et de maîtrise des codes, garants consensuels de professionnalisme. Doivent-ils pour autant éradiquer le rire ? Car, sauf s’il vient d’en haut – le fameux éclat de rire du chef qui agrège l’hilarité complaisante de ses courtisans –, rire et pouvoir ne font pas bon ménage. On le constate depuis un an, à chacun des briefs polaires et guerriers retransmis depuis les marbres du Kremlin. En Russie, l’excellent roman *Le Mage du Kremlin*, de Giuliano da Empoli (Gallimard) le rappelle, rire ou sourire vous relègue au rang des faibles, ceux qu’on ignore ou qu’on écrase. Impavide et sinistre, on règne mieux. A quel prix... Oxygénation de l’organisme, réduction des tensions musculaires, amplification des capacités respiratoires, douche d’endorphines et autres hormones de joie, les bienfaits physiologiques du rire sont tels

que la demande grandit. Les 600 ou 700 comiques répertoriés en France, qui remplissent les salles de leurs stand-up, mélanges d’observation sociologique et de considérations générationnelles, se servent dans la rue et... en entreprise. Beaucoup ont démarré grâce aux *happy hours*, soupape alcoolisée des *unhappy hours* passées à se contraindre dans des systèmes où le rire n’est pas le bienvenu. Ou peut-être au début, au bas de l’échelle, quand les enjeux se font légers, sans souci de responsabilité ni d’exemplarité. Pour paraphraser Desproges, on ne peut plus rire de tout avec n’importe qui en entreprise. L’évolution de la société et le souci du politico-médiatiquement correct limitent les espaces de provocation, parfois pour le mieux, mais pas toujours. Pour preuve, beaucoup de dirigeants, inquiets de débordements irrattrapables en cas d’emballement des réseaux sociaux, ont effacé le rire de leur quotidien managérial. Plus de propos potentiellement déplacés ou déplaçables, cultivons notre cachophobie (une très sérieuse pathologie qui relève de la peur phobique du rire). Eh oui, il faut du courage pour rire avec ses équipes quand le rire sonne juste, indépendamment du statut ou du pouvoir de chacun. Percée d’humanité dans la comédie humaine, chaque rire vérifie qu’il y a bien un être derrière le rôle, un visage derrière le masque. Et chaque rire allège le cœur, le détachant des obligations du monde, libérant un espace de non-sérieux où tout est possible, où tous sont égaux. Cet espace de joie que ralliait sœur Emmanuelle, en route vers son bidonville : «Ça rigole parce qu’ils n’ont rien à perdre !» ■